

VI.

Nous avons pu nous arrêter longtemps en Afrique, parce qu'en dehors de ce grand théâtre des explorations actuelles nous n'avons guère à noter aujourd'hui de faits importants. En Australie, où depuis quelques années les explorations ont été si actives, il s'est fait un temps d'arrêt; en attendant la reprise des reconnaissances, on liquide les résultats acquis et on prépare les publications. Deux ou trois ont déjà vu le jour; mais ce ne sont pas les plus importantes. Les relations qui nous viennent de ce côté ont, au surplus, et cela est inévitable, un singulier caractère d'uniformité. Dans la triste monotonie de ces espaces immenses, au milieu de ces plaines intérieures d'un aspect aride et nu, sans chaînes de montagnes, sans larges vallées, sans forêts, sans rivières permanentes, sans autre végétation que des arbustes rabougris, armés de redoutables épines, sans autre verdure qu'une herbe temporaire qui apparaît avec les pluies tropicales et disparaît avec elles; lorsque durant des semaines et des mois entiers le voyageur n'a rencontré rien qui ait vie à travers ces solitudes désolées, ou que dans les rares tribus qu'il aura trouvées ça et là aux approches des zones littorales il n'a sous les yeux que le dernier degré de l'abrutissement et la dégradation physique et morale la plus absolue où puisse descendre un être à face humaine, quelle variété pourrait-il répandre dans ses récits? Toujours les mêmes fatigues, les mêmes périls, les mêmes privations; toutes les journées se ressemblent et aussi tous les voyages. Il ne faut rien moins qu'une catastrophe comme celle de Burke et de Wille, ou les anxiétés causées par la disparition d'un voyageur tel que Leichhardt, pour relever un peu la pesante monotonie de ces relations australiennes. Et puis, au total, la science y a peu de part; ce ne sont pas des observateurs proprement dits que les colonies du sud ou de l'est envoient vers l'intérieur, mais des hommes vigoureux, des *bushmen*, rompus à la vie du désert, et qui doivent être avant tout en état de supporter longtemps les rudes épreuves de ces terribles courses. La science gagne toujours quelque chose, sans doute, à ces voyages qui nous apportent peu à peu des données positives sur la nature des parties centrales du continent australien; mais ce n'est pas là ce que les voyageurs de ces dernières années ont cherché. Leur préoccupation principale, comme aussi leur principal intérêt, est de trouver, dans les espaces inexplorés de l'intérieur, des pacages où les colons puissent étendre et multiplier l'évage de leurs troupeaux. Le surplus, c'est-à-dire l'extension des notions géographiques et des sciences qui s'y rapportent, est une affaire accessoire et de second rang.

Si maintenant nous tournons les yeux vers les pays que la politique ou les armes ont, dans ces derniers temps, ouverts à l'investigation européenne; si nous demandons ce que les événements nous ont valu de connaissances nouvelles sur la Chine, sur les pays d'Annam, sur le Japon, sur le Mexique, — pour cette fois il nous faudra répondre: Rien, ou peu de chose. Nous en sommes encore à la période des promesses et des espérances. Mais le temps marche, notre activité est en éveil, et sûrement les espérances seront réalisées, dépassées peut-être. L'intérieur de la Chine, — tout un monde à conquérir pour nos explorateurs, — ne sera pas toujours livré aux horreurs de la guerre intestine; et avec la Chine s'ouvrira pour nous les portes des contrées centrales de la haute Asie. Au Japon, la course littorale dont un consul anglais, Rutherford Alcock, a publié l'intéressante relation, et les communications d'un de nos compatriotes, M. Robert Lindau, nous donnent un avant-goût de ce que seraient pour notre instruction des voyages à l'intérieur. C'est au Mexique surtout que le champ est large et que la moisson sera belle. Il y a là à réaliser d'immenses conquêtes scientifiques, en même temps qu'une grande régénération sociale. Même après les travaux d'Alex. de Humboldt, après les publications précieuses de Ternaux Compans et l'ouvrage historique de Brasseur de Bourbourg, il y a là encore, dans ce pays si longtemps fermé aux recherches savantes, des investigations à poursuivre dans les archives publiques, des études à reprendre sur les constructions gigantesques dont les anciennes races ont couvert le sol depuis le centre de l'isthme jusqu'au fond de la Californie, sur l'écriture idéographique des Aztèques, sur les idiomes encore vivants des Indiens et sur les Indiens eux-mêmes, sur les rapports de ces langues entre elles et avec celles des populations du sud, et sur bien d'autres questions qui touchent aux vieux temps du Mexique en même temps qu'aux origines américaines. L'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'ethnologie, résistent à nos investigateurs une foule de problèmes à scruter, sinon à résoudre, sans parler des questions économiques sur lesquelles repose l'avenir du pays, et de la topographie si imparfaite encore qui appelle toute l'activité de nos ingénieurs. La tâche est vaste, mais il sera glorieux de l'avoir remplie. Notre présence dans ce

pays régénéré doit être marquée par un monument scientifique comparable ou supérieur à celui qu'a enfanté, il y a soixante-cinq ans, notre expédition d'Égypte.

Le temps, ai-je dit, n'est pas venu encore où les nouveaux rapports de commerce ou de guerre avec l'extrême Orient et l'Amérique aient pu ajouter notablement à la somme de nos informations scientifiques; quelque exception, cependant, pourrait être faite pour l'Indo-Chine. Les reconnaissances de nos officiers de marine dans notre récente colonie de Cochinchine sont une bonne acquisition pour la géographie positive. Le vice-amiral Bonnard, au mois de septembre 1862, remonta le grand fleuve du Kambodje jusqu'à cent vingt lieues de ses embouchures; et près d'un large lac que le fleuve traverse à cette distance il put contempler les magnifiques ruines de l'ancienne cité d'Ongkor, (1) restes d'un établissement bouddhique dont les Siamois ne parlent qu'avec admiration comme de l'ouvrage des génies. Les constructions d'Ongkor ont une grande analogie avec les monuments bouddhiques de l'île de Java; elles sont, comme ceux-ci l'œuvre d'une civilisation importée. L'époque n'en est indiquée par aucune donnée précise; mais il est bien probable qu'elles doivent appartenir à la période de la grande prospérité du bouddhisme de l'Inde, qui fut aussi le temps de la grande propagation extérieure du culte de Câkyamouni, ce qui nous conduit au troisième ou au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Les statues colossales du Bouddha taillées dans les rochers d'Ongkor ont une frappante analogie avec les colosses bouddhiques de Bamyân, dans l'Asie centrale, qui remontent incontestablement à des temps voisins de notre ère. Deux ans avant la visite de l'amiral Bonnard, le site d'Ongkor avait été vu et décrit par un voyageur français, M. Mouhot, dont le *Tour du Monde* a publié la relation. M. Mouhot voyageait surtout en naturaliste, et ses collections, que la mort a interrompues, sont d'une extrême richesse; mais il savait aussi voir et décrire ce qu'un pays peu connu offre de curieux à l'observateur. Nos lecteurs ont pu juger de l'intérêt de ses journaux en même temps que de la beauté des dessins dont il avait formé un riche portefeuille. Ses courses dans le Kambodje et les provinces de Siam ne présentent pas un développement de moins de huit cents lieues dans l'espace de trois années; c'est, au total, un des voyages les plus importants et les plus instructifs que possède aujourd'hui l'Europe sur la péninsule indo-chinoise.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Le Tour du Monde.

Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages.

(Suite et fin.)

Par ces deux spécimens, on verra les différentes combinaisons que les lettres forment entre elles, et dans quelle proportion chacune d'elles est employée. Nous recommandons le *tak8arenha* à l'attention toute spéciale de M. Renan qui, dans son triste livre de *l'origine du langage*, a cru devoir choisir la langue iroquoise comme le type, comme le *nec plus ultra* des idiomes barbares. Il ne pourra s'empêcher de remarquer dans ce morceau, bien que composé seulement de onze lettres, un heureux mélange de sons doux et d'articulations fortes; et, quoiqu'il soit dépourvu de plusieurs de nos articulations françaises, nous espérons qu'il lui épargnera le reproche d'être monotone. Mais passons vite à un point plus important.

M. Renan sera probablement surpris d'apprendre que cette langue iroquoise qu'il s'était figurée être si barbare, ne laisse pas que d'avoir certaines analogies très-curieuses avec les langues savantes. Ainsi ces racines quadrilittères et quinquilittères tant hébraïques qu'indo-germaniques dont M. Renan fait un si pompeux étalage dans son livre de philologie comparée, ont leurs émules dans la langue iroquoise; et certes les mots raonraon, kitkit, SiionSiion, taraktarak, sarasara, teriteri, k8isk8is, herhar, tsiskoko, k8itok8ito, ekanienk8irok8iro, et autres, peuvent très-bien entrer en parallèle avec *gargar, tsiftséf, tsiltél, GARGARISER, GARGARIZEIN, pipivit, PIPIZEIN, tintinnavit, klingeln* et les autres mots cités dans la liste de M. Renan. Concluons donc qu'en matière d'onomatopée, les langues américaines (1) ne le cèdent à aucune, et que, parmi elles, l'iroquoise se distingue par des tendances à revêtir la forme quadrilittère. Mais il est d'autres analogies qui frappe-

1. Nokhor, selon M. Pallegoix.

(1) L'Algonquin en particulier offre d'assez nombreux exemples de mots formés par imitation de la nature, tels que ceux-ci: kokoc, kokoko, kackackipinesi, kakaki, makaki, anhanh8e, etc.